

Club thérapeutique et Groupe d'Entraide Mutuelle

Michel Lecarpentier, Psychiatre – psychanalyste, Clinique de La Borde

Michel Lecarpentier : Vous voulez dire quelque chose ?

Un monsieur : Oui, je dirais que je voudrais faire une sortie dans le cadre de l'association, une sortie Drouot, je vais très souvent à Drouot, acheter des cadeaux de Noël, des choses comme ça, achat de tout et de pierres précieuses; je suis gemmologue et j'essaie de connaître, de contrôler... de toute façon les pierres sont garanties par l'état à Drouot donc il suffit de fixer une date, on part à 11 heures du matin et on revient vers 4 heures de l'après-midi...

Michel Lecarpentier : Oui, en effet il faudrait en parler dans le cadre du club ou du GEM. « Gemmologue », c'est intéressant parce que vous dites que c'est le « logue » qui compte dans le GEM, c'est ça le plus important. Au fond depuis ce matin je pensais aussi qu'il faut qu'on soit GEMologue. Les humains parlent, se parlent les uns aux autres et, en se parlant les uns aux autres, créent ensemble quelque chose qu'ils puissent partager, ils peuvent se fréquenter et créer quelque chose. Non pas s'adapter à la société, mais on l'entendait bien ce matin, c'était très remarquable, créer un espace où chacun puisse exister, se sentir exister avec les autres. Et cela m'évoque une prise de position qui me semble essentielle, une phrase d'Hélène Chaigneau dont on n'a pas cité le nom ce matin mais Hélène qui était quelqu'un de très important dans tout notre champ, elle est décédée le 31 août dernier, elle n'est plus en vie mais elle continue d'exister de façon très active. Elle disait que ce qui importe c'est de « soutenir l'existence en toutes circonstances ». Et c'est assez proche d'une autre phrase que j'ai recueillie pour vous, une phrase de Tosquelles : « Il ne s'agit pas d'une prothèse sociale ou d'une greffe d'intelligence dont qui que ce soit a besoin mais d'une reprise existentielle et il n'y a pas de reprise sans appareil à reprendre, et il n'y a pas d'existence sans co-existence, et il n'y a de co-existence possible que sous la forme de relations humaines dans des structures intersociales définies dans des institutions sociales. » Cette question de l'existence est liée à la question du langage puisque au fond nous n'existons que parce qu'il y a du langage. Si il n'y avait pas de langage il n'y aurait pas d'existence. Si on ne pouvait pas nommer les choses, les choses n'existeraient pas, si on ne pouvait pas nommer les personnes, les personnes n'existeraient pas. Ce matin on entendait bien qu'il fallait pouvoir prendre la parole en son propre nom. On a tous été nommés avant de prendre la parole. Je dis souvent que notre nom c'est une sorte d'hypothèse de travail tout au long de notre vie. Tu t'appelleras comme ceci. On met cela au travail, à la fréquentation des autres.

On a beaucoup parlé évidemment ce matin du Club des Peupliers et de Philippe Paumelle sans lequel le Club n'existerait pas. Pierre Prungnaud évoquait l'importance de la thèse de Philippe Paumelle, Essai de traitement collectif du quartier d'agités, reparue aux Éditions de l'École nationale de santé publique et qui est d'une grande actualité avec le renfermement des services hospitaliers, l'isolement, les contentions qui se systématisent. Il faut souligner également tout ce travail énorme qui s'est fait sur le Secteur à partir de l'Association de Santé Mentale du XIII^e arrondissement, pour essayer de faire en sorte que les personnes qui devaient être hospitalisées et qui s'agitaient quelque part dans la cité, n'aient pas pour seuls interlocuteurs des policiers qui venaient à leur domicile pour les saisir et les contraindre par corps, les appréhender physiquement. Tout un travail visait à diminuer le nombre de ce que l'on appelait à l'époque les placements d'office. Ce qu'on appelle maintenant les HO, les hospitalisations d'office, les hospitalisations sous contrainte. Philippe Paumelle et son équipe, « une seule et même équipe, à la fois intra et extrahospitalière », réalisaient tout un travail sur ce qu'il appelait le vicinat c'est-à-dire les voisins, les proches, la famille, les copains de bistrot, les copains de travail, etc. Quand quelqu'un n'allait pas bien, il fallait essayer d'étudier son entourage pour savoir qui, parmi tous ceux qui avaient habituellement contact avec lui, pouvait le plus facilement, en ce moment particulièrement difficile, faire jouer ce contact pour que ce ne soit pas une épreuve de force. Il travaillait sur des dimensions langagières : connaître quelqu'un c'est pouvoir avoir été en contact avec lui dans un registre langagier et affectif. Qu'on ait pu se parler, partager des espaces, avoir quelque chose en commun d'une histoire ou d'une expérience vécue antérieurement, permettait à ce voisin de s'approcher même dans ces circonstances où dominait la tendance à s'isoler, se persécuter et à ne plus avoir de possibilité de contact avec autrui du fait de l'agitation psychique ou même physique. Étudier le vicinat est donc un préalable très important pour éviter les interventions musclées et soutenir les conditions concrètes pour qu'un espace contactuel soit accessible plutôt que la mise en œuvre d'une stratégie sadomasochiste. Cela nécessitait, 24 heures sur 24, de se mettre à disposition de la population du Secteur et d'intervenir dès que le commissariat de police signalait une personne en situation de crise.

Il me semble que l'on n'a pas parlé ce matin d'une des craintes qu'avait Paumelle de ce qu'il appelait l'hospitalo-centrisme. C'est d'actualité, avec la destruction du travail de Secteur l'hospitalo-centrisme me semble de nouveau prévalent. Comme le disait un patient de La Borde : « Conseil : ne parlez surtout pas à votre médecin parce qu'il pourrait vous asservir ». Il faut rester vigilant à la recrudescence des rapports de domination dans le travail psychiatrique et ce matin on entendait les difficultés malgré tout ce travail magnifique du Club et du GEM des Peupliers. L'extrême difficulté dont nous parlent les personnes malades, de vivre ce qui se passe dans l'hôpital ou dans les hôpitaux d'une manière générale, dans les unités de soins. On entend, à bas bruit, qu'il y a des pratiques coercitives, des pratiques de contrainte suraliénantes. Contrairement aux merveilles qu'on entendait ce matin, soutenant une

réelle ouverture à l'existence dans la cité, ces rapports de force détruisent le climat de confiance nécessaire à la thérapeutique, par exemple quand à l'occasion d'un renouvellement d'ordonnance on se retrouve illico enfermé, comme cela s'est dit ce matin.

Parmi les diverses approches du travail psychiatrique, à partir de l'expérience de St-Alban, la plus importante à mon sens était la position de François Tosquelles : avant de faire de l'hygiène mentale ou de l'hygiène sociale dans la cité il faudrait déjà en faire dans l'hôpital lui-même. Par exemple ce matin en écoutant cette magnifique histoire de votre voyage à Saint-Petersbourg... On n'a pas pu en parler, on est toujours pris par le temps, après avoir entendu ce travail, ces récits magnifiques de voyages ! Je me disais : « Ce qui serait extraordinaire, c'est qu'on puisse faire des voyages thérapeutiques de cette qualité-là même dans l'hôpital ! » Comment faire de l'hôpital un lieu de voyage thérapeutique qui vaut le détour ? Cela semble paradoxal aujourd'hui, beaucoup de malades redoutent l'hospitalisation. Pour que la thérapeutique soit possible, nous dit Tosquelles, il faut d'abord soigner l'hôpital comme Hermann Simon le proposait dans son texte « Pour une thérapeutique plus active à l'hôpital psychiatrique », texte de 1927 qui a été traduit pendant la guerre à Saint-Alban. Il s'agit de pouvoir dégager un espace de vie sociale où l'on puisse se parler, où la dimension du langage puisse être mise en circulation, pour qu'un champ opératoire ait une certaine efficacité. Et pour cela, il doit, dit Tosquelles, disposer d'un appareil à reprendre l'existence. Et dès son arrivée en 1940, mais cela se réalisa véritablement en 1942, il eut le désir de transformer ce qui s'appelait la salle commune en Club thérapeutique. Club thérapeutique pour soigner l'hôpital, avant même de penser soigner les gens, parce que l'hôpital est d'une pathologie gigantesque, et comme pour la chirurgie, une asepsie est nécessaire, le Club est l'équivalent de la démarche d'asepsie. Pour essayer de traiter ce qu'Oury appelle la pathoplastie, ces symptômes iatrogènes que les conditions de vie hospitalières ajoutent à la maladie de la personne (agitation, gâtisme, passivité, auto ou hétéro-agressivité, etc.). On le constate aujourd'hui combien l'hôpital est malade, il suffit d'essayer de rendre visite à quelqu'un ou d'écouter les récits d'hospitalisation.

J'entends dire « on ne veut pas de médecins dans les GEM ! » Mais qui va soigner les médecins s'il n'y a pas de médecins dans les GEM ? Si on prend les gens pour leur statut, c'est déjà foutu ! On renforce la fétichisation statutaire : quand quelqu'un se prend pour son statut, c'est le comble de l'aliénation et de la folie. Dans le champ de l'existence, ce qui est en question c'est comment chacun s'inscrit dans le langage, comment chacun fréquente les autres et s'inscrit dans le champ collectif : certains ont été à l'université pour apprendre la médecine, la psychologie ou que sais-je, d'autres ont fréquenté d'autres lieux et un autre itinéraire existentiel. Mais dans les moments où c'est nécessaire, il faut avoir une possibilité de trouver des espaces qui soient partageables avec autrui pour pouvoir se sentir avec autrui, se sentir exister malgré les effets éventuellement déstructurants de nos maladies aux uns et aux autres. Cela

fait longtemps que j'avais dit « Après combien d'années de psychanalyse didactique (il ne faut brusquer personne) peut-on être considéré comme un usager en santé mentale ? » Et il paraît que les usagers, il en existe dans les familles de professionnels... Ce matin, ici comme ailleurs, certains le disaient, la mode actuelle est au comming-out. Dès 1937 où il publia son diagnostic expérimental des pulsions, Léopold Szondi avait repéré que le choix des métiers de soigner était un effet des pathologies rencontrées dans l'histoire familiale. Bref, dans l'existence on ne se confond pas avec son statut et on ne peut pas échapper à la pathologie, elle est le lieu même de l'existence : *Patheï Mathos*, disait déjà Eschyle, tu apprendras par le *pathos*, l'épreuve. L'homme est à l'épreuve du monde.

Il me semble qu'il est nécessaire pour que le monde s'ouvre, de pouvoir accueillir tout un chacun au niveau même de la question de l'existence. L'hôpital ou la cité doivent donc offrir une possibilité de fréquentation, de liberté de circulation pour que chacun trouve du sens à l'existence. Ce n'est pas très facile aujourd'hui, la cité elle-même n'est pas facile à vivre ! Il y a beaucoup de gens qui ont des maladies importantes, ils se retrouvent dans les rues et n'arrivent plus à sortir de cette déréliction. D'autres malades ne sont ni dans la rue ni hospitalisés, mais sont dans des logements sans contact avec les autres. On peut dénoncer là ce que Bonnafé appelait une « sédimentation ». Il y a une sédimentation dans des logements plus ou moins vétustes, quelquefois sordides : quelqu'un est réfugié apparemment quelque part mais sans plus aucun contact avec autrui, jusqu'au syndrome que découvrent maintenant les équipes mobiles de psychiatrie, le syndrome de Diogène comme il se dit des gens qui accumulent des tas de choses sans pouvoir s'en dessaisir parce qu'elles ne sont pas des objets séparés du corps ; l'encombrement ou l'odeur finit par alerter les voisins qui alertent les services municipaux de l'hygiène. C'est beaucoup de souffrance psychique. Ce qui se manifeste là est en rapport avec un certain abandon, une désafférentation existentielle à laquelle la maladie vient évidemment contribuer, mais qui n'est pas sans lien avec le fait de se retrouver en souffrance, (à la manière dont on dit « une lettre en souffrance »), sans attention, sans adresse, sans mouvement, sans participation à l'échange.

À midi, au déjeuner on se parlait tranquillement les uns aux autres et quelqu'un a demandé « aller bien qu'est ce que ça veut dire ? » Et j'ai répondu, comme Hippocrate, Freud, Szondi ou Tosquelles, je suis en bonne compagnie, « aller bien » veut dire être capable de passer d'une pathologie à une autre, pouvoir dialectiser les diverses façons d'éprouver le monde et d'être éprouvé par lui. Il est normal d'être angoissé, déprimé, persécuté, phobique, de faire des réactions de colère paroxysmales ou des états d'excitation, on ne peut pas y échapper, c'est comme le langage, ces dimensions pathologiques, nous y sommes condamnés. Mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps. Il faut que ça se dialectise. La pathologie avérée se manifeste quand on reste fixé, sédimenté dans une dimension pathologique qui devient prévalente voire permanente. Si je suis trop déprimé, si mes copains mes

copines, si ma famille ou mon boulot ne suffisent pas à faire que je puisse sortir de ma dépression, évidemment qu'il faut que je trouve d'autres moyens pour redialectiser cette position existentielle dépressive et je vais devoir peut-être consulter un médecin, prendre des médicaments, être hospitalisé ou bien aller au GEM, je dois faire quelque chose qui me permette de redialectiser mes dispositions pathologiques et de me remettre psychiquement en mouvement. Toutes les démarches thérapeutiques visent la possibilité de se remettre en mouvement. Pour se remettre en mouvement il faut aller au contact des autres mais dans un lieu où il y ait la possibilité du contact, pas seulement de pour une simple admission à l'hôpital. Il faut faire en sorte que l'hôpital puisse ne pas se figer dans un style unique, protocolaire, administratif, bureaucratique, comme on le voit aujourd'hui. Groupes homogènes de malades, silence, isolement, ou au contraire cris ou agitation dominant le paysage hospitalier d'aujourd'hui en psychiatrie. Toutes ces dimensions avaient été réduites avec l'approche socio-psychothérapique des acteurs du mouvement de psychothérapie institutionnelle qui avait essayé de traiter les cloisonnements spatiaux, statutaires, hiérarchiques, d'ouvrir les quartiers d'asile pour favoriser la liberté de circulation et les échanges. Le mot d'ordre conceptuel était de soigner l'hôpital. Mais on recommence aujourd'hui à faire des quartiers d'agités, des cellules, des contentions, ce qui n'existait plus dans les années 1950, avant même l'invention par Henri Laborit du premier neuroleptique, la Chlorpromazine. Puis dans les décennies 80, 90 et de plus en plus en ce début de siècle, pour des raisons diverses qu'on n'a pas le temps d'analyser, la contrainte redevint dominante, avec la diminution du nombre de lits, le numerus clausus des médecins, la fermeture des écoles formant les infirmiers de Secteur psychiatrique, l'invention de la dyade issue de la logique d'Auschwitz « adéquat-inadéquat », c'est disons le contexte aliénatoire actuel.

Sur ce fond d'analyse institutionnelle, nous nous efforçons d'essayer de traiter la pathologie de l'établissement qu'est la clinique de La Borde, sensible aux idéologies de l'époque comme tout établissement qui est pris dans l'aliénation de son rapport à l'État. Comment rendre cet établissement vivable ? Comment, dans cet établissement-là, est-il possible de dégager un champ d'existence et des possibilités de fréquentation, de responsabilisation, qui vont dialectiser les dispositions personnelles des uns ou des autres, permettre à chacun, quel que soit son statut, de sortir de sa tendance à l'isolement au repli ou aux modalités privilégiées de ses pathologies préférentielles ? Nous continuons à développer dans la clinique et dans le département du Loir-et-Cher, une association 1901 qui s'appelle depuis 1953 : le Comité Hospitalier de La Borde.

Lors de la grande discussion du mouvement psychiatrique des années 1950 pour déterminer s'il fallait traiter l'intérieur des hôpitaux ou s'il fallait seulement privilégier la sortie des malades et leur retour dans la société, il a été décidé de soutenir ce que disait Tosquelles et donc de soigner l'hôpital pour qu'il y ait déjà un

processus d'insertion pendant le processus même du soin hospitalier, au moment où le soin strictement médical est le plus important. Et ce processus d'insertion de l'hôpital et dans l'hôpital a donc pu être favorisé par ce qui a été officialisé comme développement des comités hospitaliers Croix-Marine à partir de la circulaire ministérielle du 4 février 1958. Il a fallu 5 ans après les Journées Croix-Marine de Pau en juin 1953 pour que la loi vienne dire qu'il est autorisé et même recommandé de développer des « comités hospitaliers type Croix-Marine » pour essayer de soigner l'intérieur de l'hôpital. La thèse de Philippe Paumelle de 1952 a été déterminante aussi dans ces options, il y décrivait de quelle manière tous les quartiers d'agités, de gâteaux, avaient pu se transformer complètement grâce à la création de clubs et de ces comités hospitaliers avant l'heure soutenant les clubs thérapeutiques qui développent une vie sociale à l'intérieur des établissements eux-mêmes. Nous sommes à La Borde dans cette lignée-là : décider de soigner notre établissement et depuis 1965 essayer de soigner la ville et de produire les possibilités concrètes d'y vivre, de la rendre habitable et de s'y insérer grâce à la création d'une association départementale Croix-Marine qui, dès le début a eu un office social permettant aux gens de trouver un logement, un travail, etc. Mais comme vous le savez, depuis 1974-75 le chômage n'a cessé de se développer, les conditions de travail sont devenues difficiles. Depuis le premier choc pétrolier, de plus en plus les personnes, au sortir de l'hôpital, ont éprouvé d'énormes difficultés à s'insérer par le travail, y compris par le travail dit « adapté ». C'était déjà compliqué et aujourd'hui, plus encore, du fait des exigences de compétitivité, de productivité, de rentabilité dans le champ concurrentiel de la production : même les Esat sont désormais en difficulté, confrontés aux logiques du marché. Dans ce contexte rude, le développement de l'association départementale Croix-Marine a permis par exemple la location de logements associatifs dans la ville et l'on est passé d'une logique hospitalo-centrée à une logique polycentrique. Dans cette topologie polycentrique avec des appartements, des maisons dans la ville, il est possible de circuler d'un lieu à l'autre, cela permet que les personnes se fréquentent, s'invitent, s'entraident, etc. Je pense qu'il se passe aussi quelque chose de cet ordre à Angers dont vous entendrez tout à l'heure François Bonnal parler : un champ d'existence est possible avec une fréquentation des personnes qui se connaissent les unes les autres et peuvent mettre en mouvement leur position subjective, leur désir d'être au monde, de s'intéresser à autrui, d'être dans des modalités de contacts et d'échanges qui donnent sens à leur existence. Tous ces investissements diversifiés permettent, à partir de l'habitation dans un logement ou un appartement personnel, d'aller habiter la ville et d'y fréquenter les autres lieux. Parce que pour pouvoir se risquer à aller dans la ville et sortir des petits circuits stéréotypés qui rassurent, il faut avoir des copains, avoir ce qu'Oury appelle un champ de connivence. Ce mot de connivence qu'Oury a développé me semble très intéressant : il veut dire « je ne suis pas isolé, je connais d'autres personnes, d'autres personnes me connaissent ». Du fait d'être investi par les conversations, par les paroles, par ce que je peux dire ou entendre, cela va me mettre en mouvement psychique. On l'entendait tout-à-l'heure, ça se disait dans les

interventions de la salle, cela va produire un contexte, soutenir un champ transférentiel qui favorise la prise d'initiative de celui ou celle que la maladie confronte à une perte des axiomes de la quotidienneté. C'est une expression d'Erwin Strauss et de Zutt qui développe ce qu'on appelle l'anthropologie compréhensive : ils parlent de la perte des axiomes de la quotidienneté qui permettent ordinairement de ne pas trop se questionner sur les gestes les plus quotidiens et leurs conséquences. Quand un système paranoïde ou une thématique d'omnipotence ou de responsabilité personnelle excessive quant à l'équilibre du monde, envahissent le champ existentiel, le fait de connaître du monde, d'avoir des copains, le fait d'être investi par eux et de les investir, tout cela remet en mouvement sur le plan psychique. Il y a alors une fonction thérapeutique généralisée, qui n'est pas liée au statut des uns ou des autres, qui n'a pas de mépris pour ceux qui sont médecins, infirmiers, psychologues, bouchers, charcutiers ou marchands de journaux... Au-delà de la dimension statutaire aliénatoire, ce champ social de connivence va faire que quelqu'un compte pour quelques autres et que d'autres comptent pour lui et c'est ce mouvement de pouvoir compter l'un avec l'autre qui va permettre que l'estime de soi-même puisse reprendre un peu d'amplitude. Ainsi, comme le dit Pankow, le corps ressenti va pouvoir se déployer dans une dialectique articulant avec lui le corps vécu et le corps reconnu. Un champ d'existence et le désir de participer avec d'autres à ce champ peuvent remettre la personne en mouvement. Nous entendions ce matin combien les rencontres sont essentielles dans la vie. Pierre Prungnaud évoquait l'importance d'une lecture triadique pour ressaisir ce qu'il en est de la complexité humaine. Mais Jacques Schotte avait proposé, à partir de son travail gigantesque sur les intuitions Szondiennes, une lecture triadique intégrant quatre concepts spécifiques de catégories existentielles. Il spécifiait les verbes qui pourraient rendre compte des dimensions en jeu dans l'existence de tout un chacun tout au long de sa vie. Il situe un 1er niveau basal qui est rencontrer, et à partir de là, à un niveau de complexité supérieur, le 2e, il s'agit de relier (on retrouve là le logos, dont monsieur qui est GEMologue parlait), le logos c'est ce qui relie, fait lien, c'est le même mot que lier des gerbes de blé dit Heidegger dans son fameux commentaire d'Héraclite intitulé Logos. Relier, et, au 3e niveau, dialoguer, encore une autre manière de se parler les uns aux autres, (autre verbe où Logos est contenu dans le mot lui-même), et enfin, 4e niveau, partager (« Partage est leur maître à tous » disait déjà Pindare il y a vingt-cinq siècles). Ces quatre verbes apparemment simples sont difficiles à mettre en mouvement les uns avec les autres. De manière à permettre une dialectique existentielle qui se soutienne et qui donne sens à l'existence, la base d'un champ associatif est précieuse, elle rend possible de « rencontrer », « relier », « dialoguer », et « partager ». Les structures associatives accueillent chacun en deçà et au-delà des champs aliénatoires sociaux ordinaires. Elles se situent dans le registre juridique banal, hors de toutes nos assignations fétichisées, le champ associatif 1901 permet d'avoir en commun quelque chose et autour de quoi nous tournons, nous circulons : l'objet même de l'association, que ce soit le GEM ou le Club des Peupliers, est un objet extrêmement complexe. On dit entraide. Il y a du « entre ». C'est assez

intéressant parce que « entre » spécifie un espace, un espace intermédiaire. Entre quoi ? Entre qui ? C'est toute la question du sens qui se joue dans cet « entre ». C'est dans le silence entre les mots qu'on trouve du sens à ce qui se dit, dans ce qui peut s'entendre, pour paraphraser Lacan. Cette dimension met en jeu la possibilité d'articulation du sentiment continu d'exister dont parle Winnicott, et des discontinuités que nous font éprouver nos divers investissements dans l'existence. Comment nous rendons-nous d'un lieu à un autre ? Comment est-ce que nous habitons la cité et pouvons circuler entre différents lieux tout en ayant la possibilité d'avoir un sentiment continu de demeurer la même personne accueillant ces changements ? Cela nécessite une structuration psychique suffisante pour que le champ de nos divers investissements n'altère pas la continuité permettant de se sentir la même personne d'un lieu à un autre. Dans les problématiques dissociatives de certaines psychoses, la personne peut se trouver confrontée à ne plus avoir de continuité existentielle, à ce que Tosquelles nomme une expérience de fin du monde dans sa thèse de 1948 qui sera bientôt rééditée (*Le vécu de la fin du monde dans la folie*) : vécu de fin du monde quand on ne peut plus créer le monde avec les autres, le partager avec eux et quand tout semble s'écrouler, produisant effondrement interne, difficulté d'aller au contact d'autrui, perte du lien avec sa propre histoire, etc.

Il n'y a pas d'autonomie, le singulier de chacun s'inscrit toujours dans un champ collectif. L'existence est le champ du penser, si personne ne pense que quelqu'un compte, il n'y a personne qui puisse penser que quelqu'un n'est pas là : c'est ce qu'on disait tout à l'heure Claude Finkelstein n'est pas là, est-ce que quelqu'un la remplace ? Est-ce qu'elle a donné des nouvelles ? Ce questionnement veut dire qu'elle existe, elle n'est pas là mais elle existe et cette connivence-là c'est une dimension transcendante, que Maldiney appelle le Transpassible, et qui fait que nous ne sommes pas impassibles par rapport au fait qu'elle ne soit pas là. Cela nous fait quelque chose, ça veut dire qu'elle n'est pas anonyme parce que cela nous affecte. L'anonymat c'est quand plus personne n'est affecté par une présence ou une absence : le langage se noue avec les dimensions affectives de l'inscription et c'est ce qui spécifie la dimension de connivence, ce nouage du langage et de l'affectivité.

Il me semble que ce que nous nous essayons de faire à la clinique de La Borde, c'est assez proche de ce qui a été bien exprimé depuis ce matin avec toute la richesse extraordinaire de ce qu'on a entendu. Dans ce que je peux dire, j'essaie de rester à un niveau assez précaire... Cette précarité dans l'improvisation est le passage nécessaire pour situer le niveau efficace dont j'essaie de parler. Le registre du cheminement de l'existence, c'est l'analogie du registre économique que Georges Bataille appelle la dépense improductive au niveau de l'économie générale. L'économie générale permet que nous ayons commerce les uns avec les autres pour soutenir notre recherche du sens dans notre existence, ce ne sont pas des commerces mercantiles, ils ne se réduisent pas au champ de l'économie restreinte au processus de production consommation, auxquels ils n'appartiennent pas. C'est autre chose. Ce matin, dans

tout ce qui était recueilli, rapporté, dans ce que tout le monde a eu la générosité de nous offrir à entendre, il y avait là quelque chose qui s'inscrivait dans l'existence de tout un chacun et dont chacun pouvait témoigner quel que soit son statut. Et c'est ça qui donnait sens me semble-t-il, et consistance à l'existence pour tous. À La Borde on essaye ne pas écraser cette dimension précaire.

L'Association départementale est en contact avec d'autres clubs thérapeutiques qui essaient de soigner d'autres établissements privés et publics. Par exemple, une dame habitant dans une ville distante de Blois et de La Borde, est membre du conseil d'administration de cette association départementale Croix-Marine. Récemment, elle n'allait pas bien. Cela s'est su à Blois, ça s'est colporté jusqu'à Romorantin et des gens de Romorantin ont pu aller la voir mais ce ne sont pas les personnes gérant statutairement l'organisation de ses soins à l'hôpital ou sur le secteur, qui ont pu aller la voir, ce sont les personnes qui voyageaient avec elle en voiture pour la faire participer au conseil d'administration de la Croix-Marine départementale. Et c'est à ces personnes-là, qu'elle a ouvert sa porte sans crainte ni persécution, et leur ouvrant sa porte elle a pu, dans le même mouvement, accéder à des soins sans aucune violence alors que les personnes qui l'aident à son domicile ne pouvaient pas favoriser sa décision de se soigner. Elles avaient remarqué qu'il y avait des symptômes énormes mais sur lesquels elles n'avaient aucune prise. Tandis que par la dimension indirecte du champ associatif, de la fréquentation associative qui est à bas seuil d'exigence, (on peut dire à un autre niveau : non surmoïque, proche de ce que Freud distingue comme Idéal du moi). Il n'y a pas d'exigence autre que le désir de se réunir pour se parler les uns aux autres, partager des bons moments, et bien c'est ce niveau existentiel qui a permis d'avoir contact avec elle, permettant qu'elle puisse être soignée et maintenant qu'elle est revenue à son domicile, elle pourra venir au prochain conseil d'administration. Mais ce registre n'est accessible que si effectivement l'histoire, les sous-jacences de l'histoire partagée sont suffisamment structurées pour pouvoir ainsi accueillir ce qui était imprévisible, l'émergence du singulier. Imprévisible quant à l'initiative et la responsabilisation que les uns ou les autres peuvent prendre ; imprévisible aussi pour ce qui concerne les défaillances psychiques que les uns ou les autres peuvent avoir, quel que soit leur statut. L'imprévisible n'est accessible que grâce à cette double articulation entre l'organisation de l'établissement et la structuration associative en élaboration permanente qui vient soigner le registre organisationnel de l'aliénation sociale. C'est le processus d'inscription et d'historicisation associative qui donne accès à la possibilité d'une intégration de toute cette complexité langagière, affective, existentielle polydimensionnelle, ce champ de co-existence comme dit Tosquelles. C'est ce que nous essayons de faire avec très peu de moyens financiers.

J'entendais ce matin tout ce que vous faisiez dans le même esprit, mais je crois pouvoir préciser que nous le faisons d'une manière où l'on a souci du soin. Parlant du XIIIe, Aurélien disait tout à l'heure qu'il s'y montrait une certaine idée de la

médecine, et il ajoutait : il y a la médecine du 6e étage de l'hôpital et puis il y a les médecins aux pieds nus. La fonction « club thérapeutique » semble soigner suffisamment les médecins de La Borde pour que certaines personnes qui y sont soignées elles-mêmes puissent dire : « J'aime bien les médecins de La Borde parce qu'on peut leur parler de la pluie et du beau temps. » Gisela Pankow aimait bien adresser ses malades à La Borde : « Là-bas, les médecins et le personnel leur parlent normalement. » Et bien notre idée de la médecine intègre le fait de pouvoir accueillir l'autre dans son propre paysage sans lui imposer un impératif, une façon d'être. C'est à nous tous, quel que soit notre statut, de réussir à trouver les modalités de structuration collectives qui vont nous permettre d'être sensible au désarroi d'autrui, à la difficulté d'autrui et l'on ne va pas laisser tomber quelqu'un qui est en difficulté, on va pouvoir dire à quelqu'un d'autre de prendre un relai quand c'est trop difficile, etc. Et le mouvement psychique, le mouvement existentiel vont pouvoir se reprendre sur une nouvelle base stylistique. Il me semble que c'est ce que nous essayons de rendre possible à un niveau très basal avec le comité hospitalier, le club thérapeutique et l'association départementale Croix-Marine interclubs thérapeutiques.

Aujourd'hui et depuis deux ou trois jours, on est en train de déménager deux maisons d'habitation sur les cinq gérées par l'association ; le marché de l'immobilier doit reprendre, les propriétaires décident de mettre en vente leurs maisons et nous sommes obligés de partir. Cela fait plusieurs années que ces maisons sont habitées par des personnes en soin et que des activités y ont lieu au moins une fois par semaine. Nous les avons choisies assez grandes et assez belles pour que ce soit agréable de s'y trouver. Leur fonction de site accueillant permet d'inviter des personnes qui ont un logement individuel dans la ville pour des soirées cinéma, des repas ou des activités diverses. Cette possibilité d'accueil multipolaire rend la cité plus facilement habitable et permet de mieux la connaître. Il arrive que des habitants d'une maison prennent l'initiative d'inviter quelqu'un d'autre ou quelques autres, ou au contraire soient invités chez quelqu'un dans son logement. Cette convivialité est très efficace pour l'équilibre dynamique de chacun.

Bien évidemment quand il faut quitter une maison aussi investie, c'est difficile. Mais on ne peut faire autrement, il faut déménager, et cela mobilise tout le monde, requiert un travail psychique énorme : il y a des gens qui sont très attachés à certains lieux et ça les met en précarité psychique d'avoir à déménager. Nous avons trouvé une nouvelle maison. Tout le monde trouve qu'elle est encore mieux que la précédente mais il n'empêche que, même si c'est mieux, c'est un vrai deuil que de devoir se séparer d'un espace où l'on s'est investi pendant longtemps. Deuil d'un espace très proche du corps sinon même incorporé et dont il faut se séparer au mieux, investi d'une parole vivante et d'échanges extrêmement diversifiés. Ce processus de deuil, de séparation est favorisé par une entraide : d'autres personnes connues dans la ville participent à faire les cartons... un vrai déménagement avec les

amis, les copains qui eux ont un logement stable ! Et au moment où je vous parle, ils sont en train de tout aménager dans ce nouveau site. Cette nouvelle maison, choisie assez grande pour loger les locataires des deux maisons qu'on quitte, va continuer à accueillir l'activité « épicerie », elle est suffisamment vaste. Tous les mardis, certains font les courses, et toute la journée du mercredi d'autres préparent, cuisinent des plats très variés. Et tous les gens qui habitent des appartements personnels, fréquentent la clinique ou d'autres établissements proches, peuvent venir chercher ces plats qui ne coûtent pas très chers. Il y a une ambiance remarquable, parce que c'est bon, ce sont des produits bios, et toute l'attention portée les uns aux autres est magnifique : c'est une fabrique de connivence. C'est réellement plus économique, certains repartent avec plusieurs plats et peuvent manger de façon équilibrée pendant deux ou trois jours. Il faut bien dire que quand on ne se sent pas très bien, même si l'on se soigne très activement, on n'a pas toujours envie de manger quand on se retrouve tout seul. C'est compliqué, la sédimentation est aussi à ce niveau où un esseulement peut se manifester. Quelle que soit sa pathologie ou son statut, quelqu'un qui est seul mange autrement qu'en bonne compagnie. C'est universel, nous en avons tous fait l'expérience. On est alors existentiellement en difficulté, c'est assez banal, on est surpris d'avoir ces symptômes, mais « il n'y a pas d'existence sans symptôme » disait Winnicott. Tant qu'on éprouve des symptômes c'est que ça ne va pas trop mal, il faut continuer d'en avoir mais pouvoir les inscrire dans une fréquentation des autres. Ce travail d'inscription me semble extrêmement important, il est en rapport avec ce qu'on appelle l'assentiment. Bien souvent nos pathologies humaines sont liées à des troubles de l'assentiment dans la structure familiale, sur plusieurs générations d'ascendants. L'assentiment est une dimension très subtile, très complexe et qui a à voir avec le respect absolu dû à chacun, reconnu et accueilli comme tout à fait unique et inimaginable avant sa naissance réelle. L'enfant qui vient au monde est toujours autre que celui de la prévision imaginaire de ses parents, les parents doivent pouvoir accueillir la surprise de ce nouveau-né qui « fait trou dans le Réel », dit Lacan. L'assentiment est, dès cet instant de voir, essentiel. Tout à l'heure, on a entendu parler d'émerveillement, le mot est venu dans la discussion. Quelqu'un disait : « même dans nos difficultés on entend bien qu'il y a de l'émerveillement » C'est en rapport avec une dimension essentielle, le narcissisme originaire.

Nous l'avons argumenté, nos associations soutiennent le registre existentiel, et dans la vie quotidienne qu'elles réussissent à créer, cela nécessite de pouvoir tenir compte de la question complexe et extrêmement difficile, pour nous tous, du narcissisme originaire. C'est ce niveau de l'assentiment qu'il s'agit de respecter pour pouvoir tenir compte du fait que, de temps en temps, le narcissisme originaire est plus ou moins défaillant. Tout ce champ collectif de l'association peut permettre d'accueillir le singulier qui se manifeste, l'émergence du désir de chacun. Le désir inconscient, est un concept dégagé par Freud : indestructible, précise-t-il à la dernière phrase de l'Interprétation des rêves. Mais pour que ce désir indestructible puisse s'inscrire dans

une fréquentation d'autrui, il faut une machine à reprendre l'existence, une de ces machines à créer une co-existence dont Tosquelles nous parlait tout à l'heure, à la fois dans la cité et dans l'hôpital parce que figurez-vous, c'est un scoop, quand on décide de soutenir l'existence en toutes circonstances, cela a pour conséquence logique que l'hôpital est dans la cité !

*

Pierre Prunghaud : il y a un point que je trouve intéressant dans l'intervention d'Aurélien, c'est de souligner le fait que le flou, justement, permet beaucoup de chose. Et ça, c'est un fait qui me semble important. C'est-à-dire que, même si il y a une circulaire, même si il y a un cahier des charges, au-delà de la bonne volonté du législateur comme on dit, une part de ce qui résulte de cette circulaire échappe complètement et fait cette multiplicité, ce flou. Autrement il y aurait une sorte de suture par « adhésion » à une identité collective, on pourrait dire à ce moment-là à un statut type incarné par les membres des GEM qui, parfois, éprouvent le besoin de se nommer eux-mêmes comme étant des « gemeurs » ou des « gemistes ». Ces nominations impliquent un autre registre (celui de l'Imaginaire) que le registre du Symbolique auquel se réfère Michel Lecarpentier quand il reprend et détourne, avec humour, le terme de « GEMologue ». A contrario des identifications statutaires, Oury parle de la logique du vague qui ouvre le champ des possibles. De ce point de vue, je trouve assez « parlantes » les impressions que les gens peuvent avoir, au début, dans un lieu comme le Club et souvent ils le disent quand ils « débarquent » : « ça circule de partout, on ne sait pas comment c'est organisé, comment ça tient cette histoire ». Et quand j'entends cela, je me dis : « ça va, c'est vivant », en somme « ça laisse à désirer... ». Parce que si les gens arrivaient et disaient assez rapidement « ah ! j'ai compris, il fait ça, elle fait ça, et voilà la place qu'on me désigne », ces lieux seraient tout autres. Tandis que là, il y a une espèce d'expectative que l'on peut dire essentielle. Comme le dit Lacan, dans le « Temps logique », il y a « l'instant de voir » avant « le temps de comprendre » et « le moment de conclure ». Et, parfois, cet instant peut durer un bon bout de temps et s'accompagner d'une certaine angoisse. C'est ce que nous disons aux stagiaires : « ne vous précipitez pas sur les références théoriques, prenez le temps de « l'instant de voir » « Généralement, on le laisse durer un bon trimestre ce temps-là et puis on commence à diffuser quelques textes pour organiser et référer ce qui se vit, ce qui se perçoit. Et ce parti pris est déterminant. Cela laisse une latitude à tout le monde pour se situer, pour trouver une place, ou ne pas la trouver mais de venir quand même. C'est une forme de recherche du type : « le chemin se fait en marchant. » Dans ce premier temps, qui donne l'impression que c'est un peu le « bazar », on finit par s'apercevoir qu'en fait ce n'est pas tant le « bazar » que ça. Ce qui fait structure, ce qui organise la vie quotidienne du Club, les éléments différenciés et complémentaires qui font système commencent à être repérés et à ce moment-là il peut y avoir aussi ce déclic : « tient ça, ça m'intéresse : de participer au Conseil d'administration ou de faire tel ou tel truc ».

Cela devient repérable et situable. Et donc, entre ce flou qui, heureusement, existe au niveau de cette circulaire (pas dans l'énoncé de la circulaire mais dans ses effets) et cette logique du vague, avec laquelle on travaille tous plus ou moins dans cette aventure qu'est la Psychothérapie institutionnelle, il y a un cheminement possible qui est essentiel et fondateur.

Aurélien Troisoefus : le flou existe dans tous les lieux, il est construit dans l'organisation humaine au-delà des pratiques diversifiées dans les GEM. Quand j'y vais, je provoque l'animateur en demandant qui est malade... souvent il répond : y a pas de malade ici !

Michel Lecarpentier : Il me semblait que « l'homme est un animal malade », tout homme ! C'est d'être humain qui est une maladie, la maladie humaine de l'homme. Freud, précisait Jacques Schotte, a tâché de « spécifier les maladies de l'homme comme homme, par opposition à celles qui touchent l'homme comme animal ». On ne sait pas tellement ce qu'est l'humanisation, ce que veut dire être « humain » : on se questionne, on se fréquente... T'es humain toi ? J'essaye... Être humain, c'est explorer le fait que notre biologie soit tissée de langage, on est humain en son propre nom, si nous n'avions pas de nom, nous ne nous poserions pas tant de questions... Imaginez qu'Aurélien ne s'appelle pas Aurélien, il trouve que c'est un nom lourd en plus, c'est depuis le début que ça lui pèse. Notre nom c'est une hypothèse de travail, il y a des questions, des énigmes qui nous travaillent dans l'existence; ça nous met au travail, et comme Sisyphe on s'y met, mais on ne peut pas tout seul. Il faut avoir des copains, des ennemis, des gens qu'on fréquente, on essaye de trouver des lieux où cette hypothèse de travail va pouvoir se mettre au travail avec les autres. Et c'est ça, le travail de l'économie générale, c'est de pouvoir partager avec d'autres ce qui nous travaille les uns les autres. Avec la question du travail négatif, explorée par Hegel, et Marx qui prend appui sur Hegel et affirme que ce qui est la base du travail, c'est le Spiel, le jeu : Marx lecteur de Winnicott, qui est né après sa mort, c'est extraordinaire quand même. C'est toute la question du champ transitionnel : comment nous séparons-nous du monde ? Pour s'appeler Aurélien ou Michel, il faut être séparé du monde, sinon, on s'appellerait AurélienMonde ou MichelMonde, ça serait trop omnipotent, faut l'être, mais pas trop.

Aurélien Troisoefus : Je trouve intéressant que le GEM soit sans théorie, et il peut y avoir des choses qui se passent, dans la pratique, même si la pratique c'est aussi du langage... Ce qui m'intéresse, ce sont les temps informels sur lesquels on ne met pas de nom, par exemple quand un adhérent fait du café, il prend du plaisir, mais je ne suis pas sûr qu'il y mette des mots.

Michel Lecarpentier : Dans le silence, on reste des parlêtres, on a été nommé avant même de venir au monde... ce qu'on ressent, ce qu'on perçoit se trouve

immédiatement pris dans le langage, on ne peut pas échapper au langage, c'est pour ça qu'il y a des anthropologues : anthropos, homme et logos, le langage...

Une dame intervient pour dire que nous ne sommes pas que des êtres de langage et qu'il y aurait beaucoup à dire à ce sujet... « Beaucoup de mes collègues du Club des peupliers ont été marqués par « le vivre ensemble », prendre un café, un bus, des moments en deçà de la capacité de penser de façon langagière, des vécus qui pouvaient se bousculer, s'affecter et parfois se traduire en récits dans le Bulletin. J'ai toujours été embauchée comme psychanalyste, mais j'ai toujours privilégié des temps non organisés, dans des espaces, des salles communes, des salles d'attente. Je pense qu'il est important de ne pas statifier le statut de chacun pour ne pas se couper de ces points de rencontre là.

Michel Lecarpentier : bien sûr, c'est pour ça que je parle de toute l'importance de la vie quotidienne, de la fonction thérapeutique généralisée, et au service les uns des autres (thérapeute veut dire au service de, je crois que c'est pour ça que Bonnafé disait toujours : « À votre service messieurs dames ! »), quant au statutaire, c'est l'aliénatoire.

Aurélien Troisoefs : Je crois que le langage des adhérents n'a jamais été assez valorisé et accorder du temps informel c'est peut être aussi accorder le temps et l'espace pour que les gens puissent s'exprimer, y mettre les mots qu'ils ont envie d'y mettre. Après peut-être qu'à la fin de ma thèse je penserai totalement différemment.

Je pense que le flou est également construit par les acteurs qui sont en présence. Ainsi, j'ai pu assister à l'arrivée de nouvelles personnes qui étaient un peu hésitantes. Les animateurs qui accueillaient ces personnes, étaient souvent dans un malaise parce que le GEM est construit sur un paradoxe. Moi ce que je trouve intéressant de savoir que c'est une association lambda pour des personnes qui sont définies, parfois comme handicapées, mais il y a tout un jeu, on voit très bien que la position de l'animateur est très difficile à tenir parce qu'il faut en même temps animer et prendre en compte... À cette question : Est ce qu'il y a des gens malades ? Les personnes répondent « demandez-leur » ou « non, ce sont des adhérents ». Ce n'est pas un défaut au contraire, je pense que c'est une forme d'adaptation, que de trouver une solution. Il y a un flou qui s'installe et ce flou est construit aussi par les animateurs qui laissent le doute. Qui est malade qui ne l'est pas, on s'en fout...

Michel Lecarpentier : Les associations dont j'ai parlé sont des associations qui n'ont ni adhérents ni animateurs et dont les membres le sont de droit même s'ils ne le savent pas. C'est encore plus flou que flou là. Oury évoque souvent la théorie des sous-ensembles flous. Nous sommes en 2010, les questions de l'existence se posent depuis bien longtemps. Ce ne sont quand même pas les GEM qui vont représenter l'humanité dans toute sa transcendance, c'est très conjoncturel le GEM, les humains

sont en situation dans un questionnement qui traverse l'histoire et la géographie. Ils ne sont non pas uniquement dans une représentation statuaire, topographique, etc., mais ils sont « dans l'espace du paysage » comme le dit Henri Maldiney quand il reprend Victor Von Weizsäcker. Par exemple, quand je marche dans un paysage, l'horizon bouge avec moi, à la mesure de mon pas. Dans l'espace du paysage se construit l'espace de l'existence, le champ de l'existence. Ce ne sont pas les balises organisationnelles des feux rouges, du métro, qui donnent du sens à mon existence, elles sont dans le registre de la signification, des signes qui représentent quelque chose pour quelqu'un. Ce qui peut prendre sens, c'est si, quand je prends le métro, quelqu'un me fait un sourire ou pas, si, quand je croise quelqu'un, j'ai l'impression qu'il me regarde bizarrement ou pas. Tout ce système paranoïde qu'on a tous en soi, joue beaucoup sur la qualité de l'existence vécue. Il y a là quelque chose qui transcende l'organisation légale. Je ne suis ni contre les GEM ni contre les clubs thérapeutiques mais ce ne sont que des moyens pour essayer d'être en prise sur la nécessité de créer la possibilité structurante qu'il y ait des événements pour qu'il y ait de la vie quotidienne et que le monde puisse s'ouvrir à l'occasion imprévisible d'un événement qui advient. Ainsi, est-ce que d'être venus là ce matin a créé un événement dans votre vie ? Est-ce que dans dix ans vous allez dire « ah ! C'était absolument génial, le cinquantenaire tu te rappelles, on en est déjà au soixantenaire tu te rends compte, mais le cinquantenaire c'était pas mal... » Si ça s'inscrit comme ça, cela veut dire qu'il y a eu une rencontre, un monde s'est ouvert, après, ce n'est plus comme avant, le Réel a été touché, comme en témoigne le « ah ! » qui fait écho à votre étonnement initial. Si je dis « Tosquelles, St Alban, etc. », cela souligne bien le rapport à l'histoire. Au sortir de la guerre et des camps, les infirmiers, les médecins se sont posé la question de l'existence. Ce n'est quand même pas rien : 40 à 60000 morts, rien qu'en France dans les hôpitaux psychiatriques ! Ils se sont dit : « Il faut quand même soigner ça ! ». Pierre Legendre dit dans un livre d'entretiens à France Culture : « N'oubliez pas deux choses; l'histoire est sédimentaire, et dans la bureaucratie actuelle, si on gratte, on retrouve l'empire romain, l'église, la cité céleste de Saint Augustin, etc., et puis n'oublions pas que nous sommes dans une période post-hitlérienne », ce n'est pas fini, cette histoire-là ! Tous ces gens qui sont dans la rue aujourd'hui, on n'y fait même plus attention, on les enjambe dans les escaliers du métro, ce n'est quand même pas rien ! Ce qui se manifeste est le produit de l'organisation sociale qui vient déshumaniser un certain nombre de personnes qui ne sont plus exploitables dans la logique actuelle du marché, ce n'est tout de même pas anodin. Il importe de prendre position, au-delà de toutes ces saloperies. Nous savons qu'il y a de nombreuses personnes à la rue qui ont eu contact avec l'hôpital psychiatrique, parler et tenir compte de l'existence c'est décider que les personnes que je connais, je ne peux pas faire comme si je ne les connaissais pas. C'est la phrase que j'ai entendue de Lucie Aubrac, et qui est l'amorce des mouvements de Résistance : quand des enfants ou ses collègues de la veille, n'étaient plus adéquats à l'établissement où elle enseignait.

À partir du moment où l'on a été présenté l'un à l'autre, donner de l'importance au fait de se connaître remet en mouvement chacun dans son existence. Hélène Chaigneau parlait d'un Monsieur. C'est en pensant à elle que j'ai parlé de l'anonymat tout à l'heure. Il y avait donc un monsieur clochardisé dans sa rue, elle lui parlait, ils se sont fréquentés comme ça, elle ne connaissait pas son nom et puis un jour le monsieur n'était pas là comme d'habitude. Et elle nous a raconté : « Je me suis aperçue à ce moment là qu'il n'était pas anonyme parce que ça me faisait quelque chose qu'il ne soit pas là. » C'est ça le registre de l'existence. Ce monsieur-là, à son insu, comptait dans son existence à elle, et au fond compter les uns pour les autres, c'est ce qui est attaqué par toutes ces dimensions d'assignation statutaires, en rapport avec la division du travail, les marchés de l'économie restreinte, etc.. Au-delà de ces questions financières, comme disent les anthropologues nous sommes tous affectivement traversés par la lutte ancestrale entre nomadisme et sédentarité, qu'on retrouve chez les Grecs dans les figures mythologiques d'Hestia qui est la déesse du foyer et d'Hermès qui est le dieu voyageur. En nous ces deux dimensions s'articulent en permanence dans la fréquentation des autres. Ces thématiques ont à voir avec la question de comment puis-je me manifester sur la scène du monde après ce processus de délimitation de mon corps rassemblé dans sa forme et séparé du monde. À partir du moment où je me suis reconnu dans le miroir quelque chose s'est perdu, un objet et cet objet perdu permet que tout au long de mon existence je demeure la même personne, c'est quand même inouï. On a tous grandi, grossi, vieilli, et on dit avec soulagement : « c'est moi ! ». Mais quand tu t'es reconnu tu étais haut comme ça, et maintenant tu sais que c'est toi, que tu es le même ? L'assomption de l'imaginaire nous permet d'être le même, d'accéder à un sentiment continu d'exister au-delà de notre croissance, mais dans les processus psychotiques complexes, au cœur de chacun de nous et de nos processus d'humanisation, cette stabilité de l'imaginaire peut se trouver à un moment compromise. Quand cette catastrophe existentielle se produit, il faut pouvoir demeurer en contact avec des personnes dont la constellation va tenir lieu d'un espace activement structurant qui va permettre de se sentir le même parce qu'on a des copains qu'on connaît, une connivence, comme dit Oury, une fréquentation régulière qui va assurer une certaine amplitude aux dimensions imaginaires dans notre existence et tout ce qui fait l'étoffe de l'existence. Dans les processus psychotiques c'est évidemment très compliqué. Quand Pierre Prunghaud parlait du vague, qui est une catégorie proposée par Charles Sanders Peirce, c'est en rapport avec la question du Réel, il faut consulter le site internet de Michel Balat, pour ceux que ça intéresse. C'est compliqué, on ne va pas pouvoir parler de ça maintenant mais ce qui nous permet d'être, d'aller et de venir dans la ville, sur la scène du monde etc., c'est ce qu'on appelle le fantasme. Si dans ma position subjective je suis en prise, articulé avec cet objet perdu qui est l'objet de mon désir, alors je peux me balader n'importe où... Mon fantasme est structuré de façon stable. C'est pour cela que les gens qui sont à la rue par exemple, ont leur baluchon, leur carton, leurs objets matérialisés. C'est réellement un tenant lieu de fantasme que de se tenir dans la concrétude même de la proximité du baluchon. Les types qui sont

à la rue ici à Paris, n'ont qu'une seule crainte : aller à Nanterre et qu'on leur pique leur baluchon, qu'ils le perdent et c'est là toute leur histoire qui peut être mise en catastrophe. Il faut absolument respecter ce témoin de l'inscription, ce tenant-lieu de l'objet du fantasme, d'autant plus intensément quand le fantasme est complètement déstructuré par les désafférentations sociales de la violence de la rue. D'une autre manière, la violence des processus psychotiques auxquels doivent faire face, quelquefois sans le savoir, des personnes que nous connaissons, va aussi compromettre la structure du fantasme et pour que cette dimension fantasmatique soit là, présente, et leur permette d'être sur la scène du monde et avec autrui, il faut qu'ils aient dans leur entourage des personnes pour qui ils comptent, et qu'il y ait autour d'eux aussi des gens qui comptent de leur point de vue. Cette constellation transférentielle, comme dit Tosquelles, fabrique quelque chose qui a à voir avec cette dimension fantasmatique. Une discussion s'est tenue entre Henri Ey, Sivadon, Tosquelles, Le Guillant et Daumézon à Bonneval en 1952, au Symposium sur la Psychothérapie collective, énormément de problématiques y furent soulevées, et Tosquelles y a parlé de psychanalyse concrètement, évoquant l'importance du phantasme, selon l'écriture de l'époque. Fabriquer du fantasme dans la vie quotidienne c'est de ça dont il s'agit, ce n'est pas exclusivement de la psychanalyse, c'est l'existence qui est en jeu.

Aurélien Troisoefus : je crois qu'on se construit son identité aussi en opposition aux autres et que le déni de l'autre fait partie de l'être humain. Dans les GEM, au début, certains voulaient des groupes homogènes, mais les conflits sont arrivés qui permettent aussi de se construire.

D'autre part je ne crois pas qu'on soit la même personne devant un psychiatre, face à son enfant, à la caissière du supermarché, et hier où j'étais, au concert, je n'étais pas la même personne qu'aujourd'hui, la personne est un construit social multiple, composite.

Michel Lecarpentier : Au concert tu n'étais pas non plus un autre, il y a une articulation permanente entre le même et l'autre, nous sommes aujourd'hui autres que quand nous étions à peine sur deux pattes, bien que notre croissance soit évidente, elle ne nous empêche pas de nous sentir le même sans solution de continuité depuis cette assomption de notre imaginaire et de notre moi idéal après la rencontre fugitive du point d'horreur...

Une dame : Au-delà de ces questions bien gentilles du fantasme, Winnicott, etc.; il y a toute la violence de la société actuelle et la réflexion à mener sur le lien social pour obliger l'extérieur à se transformer changer, pas seulement changer l'image du fou mais les pratiques sociales, c'était l'autre but du Secteur.